

« Comme un organisme éminemment vivant »

Entretien avec Juliette Mézenc, autour de *Elles en chambre*

Maxime Decout, Sorbonne Université 

Estelle Mouton-Rovira, Université Bordeaux Montaigne 

RELIEF – Revue électronique de littérature française

Vol. 17, n° 2 : *La lectrice est-elle un lecteur comme les autres ?*,

dir. Maxime Decout et Estelle Mouton-Rovira, décembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Maxime Decout et Estelle Mouton-Rovira, « “Comme un organisme éminemment vivant”. Entretien avec Juliette Mézenc, autour de *Elles en chambre* », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 2, 2023, p. 190-197. doi.org/10.51777/relief1831

« Comme un organisme éminemment vivant » Entretien avec Juliette Mézenc, autour de *Elles en chambre*

MAXIME DECOUT, Sorbonne Université

ESTELLE MOUTON-ROVIRA, Université Bordeaux Montaigne

Résumé

Publié en 2014, *Elles en chambre* est un livre consacré à la lecture ou à la relecture de quelques grandes autrices du XX^e siècle. Juliette Mézenc, à travers de brefs chapitres, entre essai, récit et poème, interroge la façon dont ces autrices ont façonné son expérience de lectrice, dans le cadre d'une réflexion sur les conditions matérielles de l'écriture des femmes. Le texte, directement adressé aux lecteurs ou lectrices, traverse ainsi les « chambres » imaginaires de ces autrices, réactivant l'héritage de Virginia Woolf, et faisant de la lecture une forme d'hommage littéraire, un espace de réflexion sur la création et un geste de critique féministe. Cet entretien revient sur les principaux enjeux de ce travail.

Juliette Mézenc vit et écrit dans les Cévennes. Elle publie depuis 2014 aux Éditions de l'Attente : *Elles en chambre* en 2014, *Laissez-passer* en 2016, *Des espèces de dissolution* en 2019 et les *Cahiers de Bassoléa* en 2022. Elle est aussi l'autrice d'œuvres intermédiaires, comme par exemple le *Journal du brise-lames* (2020), à la fois livre et jeu vidéo littéraire, qui a également donné lieu à des performances. Elle a publié également des textes numériques, comme *Sujets sensibles* (2009) ou *Poreuse* (2012) chez Publie.net. Elle anime par ailleurs de nombreux ateliers d'écriture. Son travail, volontiers collaboratif, se situe entre les genres littéraires, interroge la souplesse des frontières et de l'identité, dans des textes souvent hybrides, parfois fragmentaires – le travail autour de la forme de l'almanach, dans les *Cahiers de Bassoléa* (2022), montre notamment ce souci de mêler les approches et les formats.

Le livre sur lequel revient cet entretien, tout particulièrement, s'intitule *Elles en chambre*. Il se présente comme un parcours adressé au lecteur ou à la lectrice, à travers les « chambres » de différentes autrices. Dans l'ordre d'apparition : Danielle Steel, Sylvia Plath, Shahrnouch Parsipour, Monique Wittig, Nathalie Sarraute, Hélène Bessette et Gertrude Stein. S'y ajoute une « chambre collective », à la fin de l'ouvrage, consacrée à la question des ateliers d'écriture. La « chambre » qui figure dans le titre, et qui constitue un motif présent tout au long de ce livre-parcours, est empruntée à Virginia Woolf, dont l'essai, *Une chambre à soi*, est ici un sous-texte cardinal. *Elles en chambre* interroge ainsi la question de la réception et de son genre à double titre : parce qu'il s'agit d'une forme proche de l'essai, agencée autour de l'expérience de l'autrice en lectrice, et parce qu'il s'adresse de façon privilégiée à des lectrices, invitées à parcourir à leur tour une histoire littéraire singulière, réévaluée au prisme des conditions matérielles de l'écriture.

Maxime Decout et Estelle Mouton-Rovira (MD et EMR) – Le premier texte du recueil Elles en chambre est consacré à la figure de Danielle Steel. Alors que les portraits suivants sont davantage tournés vers la louange, c'est ici le registre satirique qui prend le pas sur le reste. Pourquoi avoir choisi cette romancière pour ouvrir le livre, et quelles conceptions de la lecture, ou plus précisément, quelles associations trompeuses entre genre littéraire et figures de lectrices permet-elle de mettre à distance ?

Juliette Mézenc (JM) – Il se trouve qu'*Elles en chambre* est au départ un texte de commande de Caroline Hoctan pour le site de littérature [D-Fiction](#). C'est elle qui m'a suggéré le nom de Danielle Steel (entre autres autrices bien sûr, dont Monique Wittig, que j'ai retenue également).

La littérature est pour moi une expérience qui remue, affole les sens, stimule la pensée, déroute et met en mouvement, tout le contraire de ces livres que l'on chausse à la façon de pantoufles pour s'endormir et faire de beaux rêves. Je n'avais pas lu Danielle Steel, mais lorsque j'ai refermé le livre (je ne me souviens plus du titre), j'ai été prise d'une colère, une grande colère à l'idée que ce genre de texte pouvait être considéré comme de la littérature alors qu'il ne fait qu'entériner les pires clichés, sur l'amour et les femmes en particulier. On se situe justement avec Danielle Steel aux antipodes de ce qui comptait pour Virginia Woolf, « se libérer soi-même, découvrir ses propres dimensions, refuser les entraves ».

C'est grave parce que cette littérature, qui pour moi n'en est pas, se trouve destinée aux femmes (elles en sont les « cibles »), les assignant à un rôle dont on pourrait penser qu'il est complètement dépassé, celui de la femme-objet, de l'épouse modèle etc. C'est grave et même effrayant quand on songe aux millions d'exemplaires vendus dans le monde... D'où ma colère. Ceci dit, je me suis beaucoup amusée en écrivant ce passage en forme de jeu de massacre, c'est un exercice toujours très réjouissant, et j'aime l'idée que ce texte de colère ouvre le bal.

MD et EMR – Les différentes « chambres » dessinent avant tout un autoportrait de lectrice, à partir d'une sélection d'autrices. Pourquoi les avoir ainsi rassemblées, selon quels critères ? Quelles logiques sous-tendent cette bibliothèque élective ? En quoi ces autrices ont-elles été décisives dans votre parcours de lectrice, mais aussi d'écrivaine ?

JM – Caroline Hoctan m'avait plutôt demandé d'écrire des portraits d'écrivains oubliés, à redécouvrir, mais je venais de lire « Une chambre à soi » de Virginia Woolf qui m'a *curieusement* parlé. En fait, j'ai été étonnée qu'il me parle à ce point, un siècle plus tard, alors que la situation des femmes dans la société, et donc des écrivaines, a considérablement évolué. J'ai donc déplacé un peu la commande en me posant cette question : qu'en est-il des femmes qui ont écrit après Virginia Woolf, les choses ont-elles été plus faciles pour elles ?

J'ai ensuite choisi des écrivaines que j'avais lues et dont je voulais élargir et approfondir la lecture (Hélène Bessette, Sylvia Plath, Monique Wittig, Nathalie Sarraute, etc.) mais aussi d'autres que je n'avais pas lues, comme Sharnoush Parsipour. Il se trouve que j'ai une

amie iranienne et j'avais tout simplement envie qu'une iranienne soit présente dans le livre. J'ai lu pas mal d'autrices avant de tomber sur le magnifique *Femmes sans hommes* de Parsipour.

Gertrude Stein est apparue plus tard. Ce sont mes éditeurs, Franck Pruja et Françoise Valéry, qui ont dû insister, parce que je n'étais pas particulièrement attirée par sa littérature et que Gertrude Stein elle-même était plutôt autoritaire et misogyne, ce qui est sans doute lié au fait qu'elle passe pour un « génie ». Beaucoup sont encore fascinés par les artistes exécrables, comme si ça en faisait de meilleurs artistes.

Chaque beau livre me procure de l'enthousiasme, de l'énergie, parce qu'il me donne de l'air et l'envie d'écrire dans la foulée. Un beau livre ouvre des champs de possible, dans l'écriture et dans la vie. Ce fut le cas pour moi avec les textes de Plath, Sarraute, Parsipour, Bessette, Wittig, mais pas seulement ; je lis beaucoup d'autrices contemporaines dont la lecture m'allume, me ranime ; et j'ai régulièrement besoin d'être ranimée.

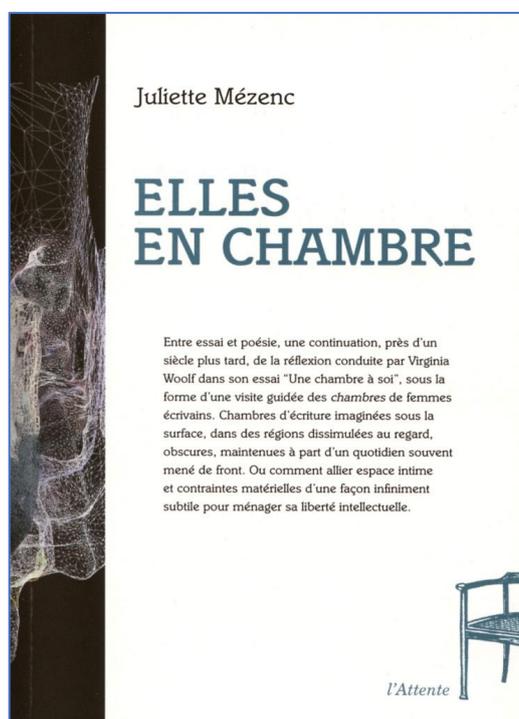


FIG. 1. Juliette Mézenc, *Elles en chambre*, Bordeaux, Éditions de l'Attente, 2014.

MD et EMR – *En effet, vous articulez aussi la question du genre (des femmes) avec celle des conditions matérielles de l'écriture : c'est tout l'enjeu de la référence à Virginia Woolf qui sous-tend l'ensemble du projet.*

JM – Il est encore aujourd'hui très difficile voire impossible de vivre de l'écriture, qui demande pourtant tant d'attention, tant de temps. Virginia Woolf disait qu'il fallait une rente pour écrire, et en effet la plupart des écrivains du passé étaient à la fois des hommes et des rentiers.

Aujourd'hui, le plus souvent, iels mènent une « double vie ». Le livre de Lahire, *La Condition littéraire*, fut un pavé dans la mare et j'ai l'impression que la situation des écrivain·e·s est un peu mieux comprise et donc considérée depuis, dans le milieu littéraire du moins. L'enjeu est en effet que le travail plus « alimentaire » ne grignote pas le temps d'écriture, ce qui est loin d'être évident à tenir sur la durée. Et je persiste à penser qu'il est encore plus difficile pour les femmes de trouver le temps d'écrire, parce qu'elles s'autorisent moins que les hommes à envoyer balader leurs enfants quand elles en ont, parce qu'elles font encore la plus grande partie des tâches ménagères, des courses etc. (80 % selon les statistiques, et je peine à croire que les autrices échappent totalement aux statistiques...).

MD et EMR – Elles en chambre se présente comme un recueil poétique, mais c'est aussi un essai sur la littérature et sur la place des femmes en littérature. On peut y lire aussi des bribes de récit, puisque vous évoquez la vie des autrices, comme dans Sept femmes de Lydie Salvayre, où l'on retrouve quelques références communes, et qui est paru lui aussi en 2014. Comment cette forme hybride s'est-elle imposée, sur le plan générique ?

JM – Cette « forme hybride » s'impose dès que j'écris. Je ne l'ai pas vraiment choisie. Il se trouve que mes textes s'écrivent dans une navigation permanente d'un genre à l'autre, ou plutôt dans un genre qui serait la littérature et où on ne soucierait pas de savoir dans quel rayon ranger le livre. C'est jouissif d'écrire sans se soucier du genre, de se dire qu'on peut tout se permettre. En un mot : inventer. Mon seul souci est de toucher juste, que le texte soit à la fois vrai et vivant : vrai parce que vivant, vivant parce que vrai. Ce qui passe par la langue, le souci de la langue, que je considère non comme un outil mais comme un organisme éminemment vivant avec lequel je crée des formes qui me dépassent, m'étonnent.

MD et EMR – Le texte est écrit sur le mode d'une visite guidée où la narratrice s'adresse directement à un destinataire à l'aide du pronom « vous ». Ce destinataire est généralement non généré, hormis par exemple lorsque le « vous » est invité à venir s'entretenir avec Gertrude Stein qui, est-il dit, ne discute usuellement qu'avec des hommes (p. 73). On comprend alors implicitement que le lecteur est aussi et peut-être surtout une lectrice. Pourquoi cette interpellation continue du lecteur ou de la lectrice ?

JM – J'avoue ne pas avoir trop pensé au genre du guide ni à celui des destinataires de sa parole, même si le « je » à la fin de l'introduction, c'est moi, l'autrice, et qu'on peut à raison imaginer que je suis *un peu* la guide de ce livre (qui se retrouve donc interpellée par Alice dans le passage sur Gertrude Stein). En fait, j'aimerais que mes lectrices et lecteurs voient avant tout un humain dans chacun de mes personnages, voire un vivant, avec sa voix, ses traits, son corps, la situation dans laquelle iel évolue, avant d'identifier une femme ou un homme ou un trans ou un blanche ou un noir, parce que nous appartenons à la même espèce et que nous avons tant en commun ! Les différences n'en sont que plus passionnantes et surprenantes. Elles devraient nous étonner plutôt que nous inciter à rabattre chacune et chacun dans une

catégorie, de genre ou autre. La hiérarchisation n'est alors jamais loin. Depuis quelques années maintenant et plusieurs textes, je fais exister Bassol/Bassoléa, qui n'est pas particulièrement genrée...

Ma question serait plus celle de l'*articulation* : comment s'articulent une femme et un ver de terre, une trans et un plant de camomille, des rancs de granit et une forêt de hêtre ? Qu'est-ce qu'ils peuvent, pensent, qu'est-ce qu'ils font ensemble ?

Quant à l'interpellation, elle est liée à la forme de la visite guidée, sans doute dans l'idée d'aller chercher puis d'accompagner lectrices et lecteurs qui n'auraient pas eu la chance de lire ces autrices, même si je pense au fond que c'est une chance d'avoir encore à les découvrir !



FIG. 2. Juliette Mézenc. Photo : Françoise Valéry.

MD et EMR – Est-ce que vous pouvez revenir sur le « lirécrire » (p. 79) que vous évoquez ? Dans quelle mesure s'agit-il surtout de trouver des formes collectives, synchrones, comme c'est le cas avec les ateliers d'écriture (des lieux « éminemment politique[s] », p. 88), abordés dans « La chambre collective », mais aussi asynchrones (dans ce compagnonnage poétique avec les autrices, dont vous visitez les chambres de chapitre en chapitre) ?

JM – J'ai évidemment besoin de solitude pour écrire, mais je n'écris jamais seule, c'est une solitude peuplée par les écrits de celles et ceux qui m'ont précédée, mais aussi par toutes les paroles que j'ai incorporées, retenues sans que je sache parfois que je les ai retenues, et qui reviennent dans l'écriture. Je lis beaucoup plus que je n'écris. Avant de me mettre au travail, j'ai besoin d'entrer dans un bain de littérature, de faire appel à des livres-compagnons, qui me donnent l'élan, le courage de me lancer à mon tour.

Finalement, je me rends compte que lorsque je prépare une proposition pour un atelier d'écriture, j'essaie de fabriquer ce « bain de littérature » pour les autres, de créer des conditions suffisamment bonnes pour que les participantes (dans ce cas on peut dire que le féminin l'emporte, peu d'hommes osent encore franchir le seuil des ateliers collectifs) se lancent à leur tour. Et en retour je reçois et incorpore leurs paroles, leurs langues ; nous nous rencontrons comme il est rare que l'on se rencontre, dans une intimité qui n'a rien à voir avec le privé et les « sales petites histoires ». Et ces liens sont de ceux qui libèrent, élargissent, autonomisent et mettent en mouvement, ce qui change *tout* dans la « vie de la cité ».

MD et EMR – Le collectif apparaît aussi à travers la polyphonie qui caractérise Elles en chambre. Les citations que vous intégrez à votre texte sont signalées en italique, mais elles ne sont pas référencées, ou du moins pas systématiquement. Que signifie alors le choix de la note ou de l'italique ? Quel est le rôle de ces citations sans notes ? On peut évoquer aussi les liens à suivre, qui laissent transparaître la trace d'une première version numérique du texte.

JM – Je crois que c'est lié au processus d'écriture. *Elles en chambre* a d'abord paru sur D-Fiction à raison d'un épisode tous les deux mois. Je commençais par lire, beaucoup, à m'immerger dans l'œuvre et la voix de chaque écrivaine. Pour Plath et Sarraute par exemple, j'ai tout lu, l'œuvre mais aussi les journaux, les correspondances... Je prenais en note des citations et insensiblement j'en venais à écrire à mon tour. J'ai donc écrit ainsi, en mêlant ma voix à celles des écrivaines lues, sans démarcation nette entre la lecture et l'écriture. Il fallait trouver une façon de rendre cette fluidité d'un passage à l'autre, d'une écriture à l'autre, c'est pourquoi j'ai choisi l'italique plutôt que les guillemets, et que je n'ai pas voulu référencer systématiquement, de façon à ce qu'il n'y ait pas de ruptures dans la lecture de l'ensemble. L'essentiel est que l'on comprenne ce qui relève des citations et ce qui relève de ma propre écriture, même si ma « propre » écriture a été elle-même contaminée par la lecture de chacune de ces écrivaines. Mais y a-t-il une « propre écriture », n'y a-t-il pas que des écritures « sales », c'est-à-dire mêlées ?

Les mots en gris renvoient en effet à des liens hypertextes sur internet que nous avons voulu reprendre en partie dans la version papier.

MD et EMR – Enfin, votre recueil se prolonge par une série d'autres textes, écrits par des femmes, qui dessinent de nouveau une communauté littéraire : Marie Cosnay, Liliane Giraudon, Christine Jeanney, Anne Savelli, Emmanuelle Pagano et Cécile Portier. Pouvez-vous revenir sur l'importance de ces textes pour vous mais aussi, bien sûr, sur les liens qui vous unissent à ces autrices ?

JM – Il s'agit d'écrivaines proches que je lis depuis longtemps maintenant, avec grand intérêt et plaisir, chez qui je vais aussi puiser le courage d'écrire quand il vient à manquer. J'avais envie de faire entendre des autrices d'aujourd'hui, de leur laisser la parole à la fin du livre. Chacune éclaire différemment son atelier, déploie un texte bien à elle, avec ce commun d'une poésie qui passe par le concret de la « chambre », sans éluder les questions aigües qu'elle pose encore aujourd'hui. Je sais aussi qu'elles sont là, jamais loin, et plus d'une fois j'ai pu compter sur elles, concrètement, dans les difficultés traversées.

MD et EMR – On a évoqué les différentes formes du collectif qui s'incarnent à travers ce livre. Revenons plus précisément sur la question de l'engagement, et en particulier de l'engagement féministe, dans ce contexte. Sur le plan formel, vous ne féminisez pas les noms, vous ne choisissez pas l'écriture inclusive. Ce serait peut-être différent si vous écriviez ce livre aujourd'hui, une dizaine d'années plus tard ? Quelle est votre perception du champ littéraire actuel, à cet égard ?

JM – *Elles en chambre* a paru il y a plus de dix ans, et je l'écrirais sans doute différemment aujourd'hui. J'utiliserais par exemple plus volontiers le terme « autrice » qui n'était pas encore utilisé à ce moment-là et que j'ai adopté très vite. J'aime aussi beaucoup le « iel » qui permet de ne pas genrer ou de rassembler différents genres sans que le masculin l'emporte. Quand on voit la façon ridicule dont l'Académie française s'est emparée de ces questions, allant jusqu'à écrire sur leur site que l'écriture inclusive était un « péril mortel » pour la langue française, ça donne envie d'y recourir !

Mais je ne forcerais rien par « engagement ». Il est important, dans certaines situations, dans la rue ou des tribunes, de clamer son genre, sa particularité... ou d'utiliser systématiquement l'écriture inclusive. Mais là on est dans des choix stratégiques de lutte, sur un terrain différent de la littérature, même si les frontières entre ces territoires sont très poreuses. Un texte littéraire est toujours politique mais il n'est pas un manifeste, plus efficace sans doute mais moins ouvert, moins insaisissable et donc moins vivant.

Ce que je constate en effet, c'est que les écrivaines sont beaucoup plus présentes, plus exposées aujourd'hui qu'il y a dix ans, d'autres oubliées ou négligées réapparaissent, c'est une question qui traverse désormais tout le champ, festivals, universités, manuels scolaires, c'est heureux... et nous savons désormais que rien n'est définitivement gagné, qu'il s'agit d'être très vigilant·e·s.

MD et EMR – Le recueil que vous composez constitue aussi une forme d’hommage aux autrices du passé : en ce sens, c’est un geste fort, qui cherche à défaire certains réflexes de l’histoire littéraire qui relègue de nombreuses autrices dans l’ombre ou tout au moins à une place secondaire. Il y a ici une manière de modifier le regard sur l’histoire littéraire, ainsi que sur la littérature contemporaine.

JM – Je l’espère vivement, merci à vous de le relever et de contribuer à ce vaste chantier, à ce bel élan.